

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

LA CLOCHE

POÈME DE SCHILLER

POUR LA PREMIÈRE FOIS

traduit de l'allemand en vers français de même nombre, coupe,
rythme et mesure que le poème original

PAR

H.-Fréd. AMIEL.

DEUXIÈME ÉDITION

augmentée d'une introduction littéraire et retouchée

GENÈVE

LIBRAIRIE H. GEORG

MÊME MAISON A BALE

1860

IMPRIMERIE PEFFER ET PUKY, KLÉBERG, 3

LA CLOCHE

POÈME DE SCHILLER

POUR LA PREMIÈRE FOIS

traduit de l'allemand en vers français de même nombre, coupe,
rythme et mesure que le poème original

PAR

H.-Fréd. AMIEL

DEUXIÈME ÉDITION

augmentée d'une introduction littéraire et retouchée



GENÈVE

LIBRAIRIE H. GEORG

MÊME MAISON A BALE

1860

Montre ce qu'on doit faire, en l'essayant toi-même.

ANDRÉ CHÉNIER.

PT
2474
F4 INTRODUCTION
A32

FÊTE DE SCHILLER. — LA CLOCHE. — NOTRE TRADUCTION.

Tous les échos de l'Allemagne, de l'Europe et même du monde ont récemment retenti de la grande fête de Schiller. Cette solennité qui, d'un bout à l'autre du globe, le même jour qu'à Marbach et à Weimar, et dans un même élan spontané d'enthousiasme, a été célébrée à la fois par toutes les colonies allemandes dispersées en tant de pays et sous toutes les latitudes, a une signification particulière que la presse, cette sentinelle avancée de l'opinion, a déjà partout signalée.

Le 10 Novembre, anniversaire de la naissance de Luther et de Schiller, a été, pour la race germanique, l'occasion, saisie par elle avec bonheur, de se recueillir dans le sentiment profond de son unité spirituelle et de proclamer, à la face des peuples et en dépit de tous les schismes extérieurs de la politique, l'existence réelle et palpitante d'une nationalité allemande. Symbole visible de cette unité idéale, la fête de Schiller a été comme un acte de culte adressé par tous les Allemands à leur commune patrie dans la personne du plus généreux et du plus populaire de ses grands écrivains.

Ce n'est pas tout. L'unanime applaudissement avec lequel, en dehors de la patrie et du cercle des compatriotes du poète, cette réjouissance, en apparence purement germanique, a été accueillie, adoptée et partagée partout, lui a communiqué un caractère plus auguste encore et l'a convertie en une sorte de fête olympique de la haute poésie pour toute la famille européenne des peuples civilisés. Qui sait même si cette solennité internationale, contrepartie esthétique des Expositions universelles d'industrie à Londres et à Paris, qui sait si cette fête n'ouvrira pas, aux yeux de l'avenir, une série d'olympiades nouvelles, l'ère majestueuse de cette littérature cosmopolite

(ou *Welt-litteratur*) pressentie par Goëthe, et du *Culte des héros* annoncé par Carlyle? Que cette période grandiose de l'histoire de la culture commençât en Allemagne et par le poëte de l'idéal et de la liberté, il n'y aurait rien là d'improbable, et peut-être, au fond, ne serait-ce que juste. Mais notre but n'est pas de suivre ces attrayantes et lointaines perspectives. *Paulo minora canamus.*

Dans cette poétique journée de fraternisation générale, la place d'honneur a été presque partout réservée à la pièce de Schiller qui a pour titre la *Cloche*. Déclamée, chantée, figurée, et souvent produite sous les trois formes à la fois, cette œuvre a été en général le centre autour duquel chaque ville, de Moscou à Sidney, a organisé son festival littéraire. Qu'est-ce qui a mérité partout à la même poésie la même insigne distinction? Ce sont deux qualités uniques.

D'abord ce petit poëme est de tout point un chef-d'œuvre. L'un des joyaux les plus merveilleux de la littérature allemande et peut-être des littératures modernes, il n'a guère son pareil pour la plénitude, l'originalité et la popularité. Pour la plénitude, disons-nous, car, dans sa courte étendue de 420 vers, il déroule, comme dans une vision, le cycle entier de la destinée humaine, individuelle, domestique et sociale, et résume, dans sa grâce cordiale et dans son intime spiritualité, le véritable idéal germanique. — Pour l'originalité; car cette heureuse conception d'un thème unique, dédoublé en deux motifs qui alternent et s'entrelacent comme dans un *adagio* de Mozart, l'un des motifs, tout technique et métallurgique, restant consacré à la fabrication matérielle de la cloche dans la fonderie, tandis que l'autre, tout pathétique et idéal, évoque les scènes futures de la vie civile et religieuse auxquelles s'associera le son de la cloche dans la tour, cette conception, à la fois dramatique et lyrique, n'a d'égale que l'exécution magistrale, aussi fraîche que vigoureuse, aussi brillante que sonore, où sont mis en jeu toute la palette des couleurs de la nature et tout le clavier des émotions du cœur. — Pour la popularité; car cette œuvre, trois fois illustre en Allemagne, devenue un poëme musical par la partition de Romberg, un poëme plastique par les dessins de Retzsch, est en même temps sur toutes les tables, dans toutes les mémoires et sur toutes les lèvres; chaque enfant la connaît de vue et la bégaie; chaque adulte la récite ou la chante.

En second lieu, et c'est l'autre qualité exceptionnelle de la Cloche, ce petit poème est peut-être le chef-d'œuvre de Schiller, et, en tout cas, celui de ses ouvrages où l'Allemagne retrouve le plus complètement tout son poète aimé. Pourquoi cela ? Parce que cette conception a été portée plus de dix ans dans le cœur du poète avant de voir le jour. Hoffmeister nous a conservé la curieuse histoire de la Cloche. Schiller en eût déjà l'idée en 1788. Or, neuf ans plus tard, en 1797, il écrivait à Gœthe : « Je pense couvrir encore une année en moi ce sujet, « pour que cet ouvrage, qui n'est vraiment pas une bagatelle, « arrive à maturité. » Et la Cloche ne parut même que deux ans après, quand l'écrivain, entré dans sa quarantième année, était dans toute sa force. La conséquence, c'est que, dans ce fruit de ses entrailles, se montre incarné Schiller tout entier, avec son âme tendre et virile, sa philosophie sérieuse et pure, son inspiration impétueuse et savante.

Si nous ne nous trompons, la Cloche n'est cependant pas fort connue du public de langue française. On sait ce qu'en a dit M^{me} de Staël, mais on en est généralement resté là. Rappelons le passage éloquent et sympathique consacré à notre poème par l'auteur genevois, dans ce beau livre qui révéla, en 1814, à la France la société et la littérature d'outre-Rhin : « La pièce de « la Cloche (est-il dit dans l'Allemagne) consiste en deux parties « parfaitement distinctes : Les strophes en refrain expriment le « travail qui se fait dans la forge (?), et, entre chacune de ces « strophes, il y a des vers ravissants sur les circonstances « solennelles ou les événements extraordinaires annoncés par « les cloches, tels que la naissance, le mariage, la mort, l'in- « cendie, la révolte, etc... Tantôt la brièveté régulière du « mètre fait sentir l'activité des forgerons, l'énergie bornée, « mais continue, qui s'exerce dans les occupations matérielles ; « tantôt, à côté de ce bruit dur et fort, on entend les chants « aériens de la mélancolie. » Cette courte analyse ne dispense pas sans doute de la lecture de la pièce. Nous avons donc pensé qu'une traduction fidèle de l'œuvre de Schiller serait peut-être bienvenue de la partie du public qui n'entend pas la langue allemande.

Mais qu'est-ce qu'une traduction fidèle ? « Peut-on (ainsi continue M^{me} de Staël), peut-on avoir l'idée d'un poème de « ce genre par une traduction en prose ? c'est lire la musique « au lieu de l'entendre... L'originalité de ce poème est perdue

« si on la sépare de l'impression que produisent une mesure de vers habilement choisie et des rimes qui se répondent comme des échos intelligents que la pensée modifie. » C'est tout à fait notre avis, et nous n'appelons traduction vraiment fidèle (d'une œuvre poétique) que celle qui peut rendre non-seulement le sens, mais le style de l'original, c'est-à-dire, d'une part, la substance, la pensée, l'image, le sentiment, la couleur et la ligne, en un mot l'effet pittoresque et poétique, et, d'autre part, le rythme intérieur, la coupe, l'allure, le timbre même, en un mot l'effet musical de l'œuvre à reproduire.

Une traduction fidèle est-elle faisable, dira-t-on, surtout faisable en français? c'est une question.

Je n'ignore pas que, par sa nature même, notre langue (sans parler de notre versification) est plus impropre à cette tâche qu'aucun autre idiome littéraire de l'Europe. — Je n'ignore pas davantage la difficulté grave que M^{me} de Staël indique à ce propos : « Ces effets pittoresques des vers seraient très-hasardés en français. L'ignoble nous menace sans cesse. Nous n'avons pas, comme tous les autres peuples, deux langues, celle de la prose et celle des vers; et il en est des mots comme des personnes, là où les rangs sont confondus, la familiarité est dangereuse. » — De plus, je reconnais que, si la *Cloche* a tout pour elle, son traducteur, en revanche, a tout contre lui; je doute même qu'aucun morceau présente plus d'obstacles poétiques réunis, et soit plus rebelle que celui-ci à l'application de la méthode de fidélité rigoureuse dont je parlais. — Je me rappelle aussi la conclusion définitive de l'amie de Schlegel : « On pourrait traduire en français les pensées fortes, les images belles et touchantes qu'inspirent à Schiller les grandes époques de la vie humaine; mais *il est impossible d'imiter noblement les strophes en petits vers* et composés de mots dont le son bizarre et précipité semble faire entendre les coups redoublés et les pas rapides des ouvriers qui dirigent la lave brûlante de l'airain. » — Ce qui est bien plus décourageant encore, j'observe qu'un des plus habiles poètes de la pléiade romantique, M. Émile Deschamps, n'a osé (en 1829) traduire la *Cloche* qu'en vers alexandrins continus; à rimes plates, résolution qui sacrifie d'un seul coup le caractère général de la pièce et de lyrique la rend épique.

Malgré leur force, je dois dire que toutes ces raisons ne m'ont pas entièrement convaincu de l'impossibilité d'un système de traduction plus exact que celui dont nous nous contentons

d'ordinaire. Pour ma propre satisfaction de novice, j'ai donc voulu expérimenter ma théorie sur un exemple particulier, et, comme on le voit, je n'ai pas choisi un exemple trop commode.

Telle est l'origine et l'excuse de cette version nouvelle de la **Cloche**, laquelle, scrupuleusement moulée sur un texte réputé indomptable à la traduction, le reproduit dans le même nombre de vers, de pieds et de syllabes.

Cet essai un peu téméraire rencontrera-t-il, dans le public, l'approbation des juges qui peuvent comparer les deux textes? Je n'ose m'en flatter, bien que plusieurs suffrages précieux et l'épuisement rapide d'une première édition puissent m'encourager à le croire. J'espère du moins que cette tentative de solution d'un problème esthétique fort délicat pourra intéresser les critiques et les littérateurs des deux langues. En tout cas, je puis affirmer que ce procédé de traduction est le meilleur moyen d'étudier à fond une œuvre écrite en langue étrangère.

Si, de brtune, j'avais, malgré l'oracle très-imposant de M^{me} de Staël, réussi, dans une certaine mesure, à reproduire en français, avec sa physionomie caractéristique, le chef-d'œuvre de Schiller, il serait aisé de voir ce qui m'a permis de le faire. L'impossibilité de 1814 aurait cessé d'exister en 1859, parce que, entre ces deux dates, je n'ai garde de l'oublier, un magnifique mouvement littéraire, suscité en partie par l'influence même de M^{me} de Staël, a renouvelé soit le goût public, soit la langue poétique de la France.

Pour terminer, j'ajouterai que ma méthode n'est, au surplus, que celle qu'on applique en Allemagne à la reproduction des poètes étrangers de toute langue. Il m'a paru de bon goût, dans les circonstances actuelles, de rendre ou de tenter de rendre une fois à un auteur allemand une politesse qui a été faite cent fois aux nôtres. J'ai été heureux, dans la fête universelle du 10 Novembre, de joindre ainsi ma petite offrande privée au tribut de tant d'hommages publics, et de pouvoir, au milieu des mille couronnes amoncelées autour de la statue de Schiller, déposer mon tour, aux pieds de l'immortel poète, ma modeste guirlande de fleurs.

Genève, le 21 Novembre 1859.

DIE GLOCKE

Vivos voco. Mortuos plango. Fulgura frango.

I

- „ Fest gemauert in der Erden
„ Steht die Form aus Lehm gebrannt.
„ Heute muß die Glocke werden!
„ Frisch, Gesellen, seyd zur Hand!
„ Von der Stirne heiß
„ Rinnen muß der Schweiß,
„ Soll das Werk den Meister loben;
„ Doch der Segen kommt von oben “

II

Zum Werke, das wir ernst bereiten,
Geziemt sich wohl ein ernstes Wort;
Wenn gute Reden sie begleiten,
Dann fließt die Arbeit munter fort.
So laßt uns denn mit Fleiß betrachten,
Was durch die schwache Kraft entspringt;
Den schlechten Mann muß man verachten,
Der nie bedacht, was er vollbringt.

LA CLOCHE

Vivos voco. Mortuos plango. Fulgura fraugo.

I

« Dans le moule en brique rouge
« Que, sous terre, nous fixons,
« On va couler, mes garçons,
« La grand'cloche! Or ça! qu'on bouge!
 « Aujourd'hui, fondeurs,
 « C'est jour de sueurs!
« Vite, à l'œuvre, enfants; courage!
« Et Dieu bénisse l'ouvrage! »

II

Compagnons, un mot sérieux
Convient, quand l'œuvre est solennelle :
Bons propos raniment le zèle
Et la main n'en agit que mieux.
Pour réjouir nos cœurs, d'avance
Méditons sur notre dessein :
Le digne homme est l'homme qui pense :
L'étourdi n'a droit qu'au dédain.

Das ist's ja, was den Menschen zieret,
Und dazu ward ihm der Verstand,
Daß er im innern Herzen spüret,
Was er erschafft mit seiner Hand.

III

„ Nehmet Holz vom Fichtenstamme,
„ Doch recht trocken laßt es seyn,
„ Daß die eingepreßte Flamme
„ Schläge zu den Schwalch hinein.
„ Kocht des Kupfers Brei,
„ Schnell das Zinn herbei;
„ Daß die zähe Glockenspeise
„ Fließe nach der rechten Weise! “

IV

Was in des Dammes tiefer Grube
Die Hand mit Feuers-Hülfe baut,
Hoch auf des Thurmes Glockenstube,
Da wird es von uns zeugen laut.
Noch dauern wird's in späten Tagen
Und rühren vieler Menschen Ohr,
Und wird mit dem Betrübten klagen
Und stimmen zu der Andacht Chor.
Was unten tief dem Erdensohne
Das wechselnde Verhängniß bringt,
Das schlägt an die metallne Krone,
Die es erbaulich weiter klingt.

L'homme seul prévoit et discerne,
 Et travaille pour l'avenir ;
 Pensons ! c'est l'esprit qui gouverne,
 Et le bras ne doit qu'obéir !

III

« Entassez, qu'il en déborde,
 « Le sapin bien sec ! je veux,
 « Dans la fournaise aux flancs creux,
 « Qu'un feu clair flambe et se torde !....
 « Bien ! le cuivre bout ;
 « L'étain se dissout !
 « Sous l'ardeur du feu, la fonte
 « Sourdement se masse et monte ! »

IV

Mes enfants, du haut de la tour,
 Notre œuvre, aujourd'hui souterraine,
 Dans les airs, d'une voix sereine,
 S'en ira chanter quelque jour :
 Et bien des cent et cent années,
 La cloche, qui naît sous nos mains,
 Dans leurs diverses destinées
 Accompagnera les humains.
 Joie ou deuil, crainte, espoir, prière,
 Tout ce bruit, concert éternel,
 Qui monte en rumeur de la terre,
 La cloche en fait un hymne au ciel !

V

- „ Weiße Blasen seh' ich springen,
„ Wohl! die Massen sind im Fluß.
„ Laßt's mit Aschensalz durchdringen,
„ Das befördert schnell den Guß.
„ Auch vom Schaume rein
„ Muß die Mischung seyn,
„ Daß vom reinlichen Metalle
„ Rein und voll die Stimme schalle. “

VI

Dem mit der Freude Feierklange
Begrüßt sie das geliebte Kind
Auf seines Lebens erstem Gange,
Den es in Schlafes-Arm beginnt;

Ihm ruhen noch im Zeitenschooße
Die schwarzen und die heitern Loose;
Der Mutterliebe zarte Sorgen
Bewachen seinen goldnen Morgen —

Die Jahre fliehen pfeilgeschwind.

Vom Mädchen reißt sich stolz der Knabe,
Er stürmt in's Leben wild hinaus,
Durchmißt die Welt am Wanderstabe,
Fremd kehrt er heim ins Vaterhaus.

V

- Bon ! des bulles sur la masse !
- « La coulée est en bon train.
- « D'aigreur purgeons notre airain
- « Avec un peu de potasse.
 - « Le sel rend liant
 - « Le bronze bouillant,
- « Et du métal, franc d'écume,
- Le timbre est pur et sans brume. •

VI

Saluant le blond nouveau-né,
Cloche à la vive sonnerie,
Accueille aux portes de la vie,
L'hôte par Dieu même amené.

Sur le berceau, sommeille encore
L'avenir au vol incertain ;
La mère, à ce nouveau destin,
Sourit comme sourit l'aurore.

Les ans ont fui, comme un matin...

Fièrement, des sœurs de son âge
Le garçon s'éloigne ; et, hardi,
S'ébat, tente le sort, voyage,
Puis revient, tout autre et grandi.

Und herrlich in der Jugend Prangen,
Wie ein Gebild aus Himmelshöhn,
Mit züchtigen, verschämten Wangen
Sieht er die Jungfrau vor sich stehn.

Da faßt ein namenloses Sehnen
Des Jünglings Herz, er irrt allein,
Aus seinen Augen brechen Thränen,
Er flieht der Brüder wilden Reihn.

Erröthend folgt er ihren Spuren
Und ist von ihrem Gruß beglückt,
Das Schönste sucht er auf den Fluren,
Womit er seine Liebe schmückt.

O zarte Sehnsucht, süßes Hoffen,
Der ersten Liebe goldne Zeit,
Das Auge sieht den Himmel offen,
Es schwelgt das Herz in Seligkeit;
O daß sie ewig grünen bliebe,
Die schöne Zeit der jungen Liebe!

VII

- „ Wie sich schon die Pfeifen bräunen!
„ Dieses Stäbchen tauch' ich ein,
„ Sehn wir's überglast erscheinen,
„ Wird's zum Guffe zeitig seyn.
„ Jetzt, Gesellen, frisch!
„ Prüft mir das Gemisch,
„ Ob das Spröde mit dem Weichen
„ Sich vereint zum guten Zeichen. “

Mais voici, dans l'absence éclose,
Belle et modeste, ange aux yeux bleus,
Devant lui, rougit, fraîche rose,
La compagne des premiers jeux.

Un trouble inconnu, dès cette heure,
L'agite ; il cache son transport ;
Aux bois, il erre seul ; il pleure,
Soupire et combat... vain effort !

Timide, il la cherche au passage.
Elle sourit : il est heureux.
Bientôt un bouquet, doux message,
Trahit son secret et ses vœux...

Printemps du cœur, saison d'ivresse,
Où l'homme, éperdu de tendresse,
Des dieux habite le séjour,
Pourquoi sitôt, enchanteresse,
T'enfuir, heure de l'allégresse,
Age d'or du premier amour ?

VII

- « Déjà noircit l'éprouvette ;
- « Notre fonte vitre bien.
- « Pour voir s'il n'y manque rien,
- « Mes fils, trempez la baguette !
 - « Leste, enfants ! et gai !
 - « Faites-moi l'essai.
- « Mariez l'âpre et le tendre :
- « Rien de tel pour se bien prendre ! »

VIII

Denn wo das Strenge mit dem Zarten,
Wo Starres sich und Milde's paarten,
Da gibt es einen guten Klang.
Drum prüfe, wer sich ewig bindet,
Ob sich das Herz zum Herzen findet!
Der Wahn ist kurz, die Reu' ist lang.

Lieblieh in der Bräute Locken
Spielt der jungfräuliche Kranz,
Wenn die hellen Kirchenglocken
Laden zu des Festes Glanz.
Ach! des Lebens schönste Feier
Endigt auch den Lebensmai,
Mit dem Gürtel, mit dem Schleier
Reißt der schöne Wahn entzwei.

Die Leidenschaft flieht,
Die Liebe muß bleiben;
Die Blume verblüht,
Die Frucht muß treiben.

Der Mann muß hinaus
Ins feindliche Leben,
Muß wirken und streben
Und pflanzen und schaffen,
Erlisten, erraffen,
Muß wetten und wagen,
Das Glück zu erjagen.

VIII

Quand la vigueur à la souplesse,
Quand la douceur à la rudesse
S'unit, on a le son parfait.
Jeunes couples, dans votre vie,
Vous n'aurez, sans cette harmonie,
Qu'un rêve court, un long regret.

Au front de la jeune fille
Rit l'oranger virginal ;
De l'hymen, au campanille,
A retenti le signal....
Mais, dénouez la ceinture,
Le beau rêve est envolé ;
De la fleur s'est effeuillé
Le frais calice, ô Nature !

Le rêve s'enfuit,
Mais l'amour vrai dure ;
Et déjà le fruit
Point dans la fleur mûre.

L'époux, au dehors,
Avec le destin — luttant corps à corps,
Risque, agit, bataille ;
Sans trêve et sans fin, — sème, plante et taille ;
Et fait mille efforts.
Et, pour récompense,

Da strömet herbei die unendliche Gabe,
 Es füllt sich der Speicher mit köstlicher Habe,
 Die Räume wachsen, es dehnt sich das Haus.

Und drinnen waltet
 Die züchtige Hausfrau,
 Die Mutter der Kinder,
 Und herrschet weise
 Im häuslichen Kreise,
 Und lehret die Mädchen,
 Und wehret den Knaben,
 Und reget ohn' Ende
 Die fleißigen Hände,
 Und mehrt den Gewinn
 Mit ordnendem Sinn,

Und füllet mit Schätzen die dustenden Laden,
 Und dreht um die schnurrende Spindel den Faden,
 Und sammelt im reinlich geglätteten Schrein
 Die schimmernde Wolle, den schneeigten Lein,
 Und füget zum Guten den Glanz und den Schimmer
 Und ruhet nimmer.

Und der Vater mit frohem Blick,
 Von des Hauses weitschauendem Siebel
 Ueberzählet sein blühend Glück,
 Siehet der Pfosten ragende Bäume
 Und der Scheunen gefüllte Räume,
 Und die Speicher, vom Segen gebogen,
 Und des Kornes bewegte Wogen,

Heureux métayer, — il voit l'abondance
Emplir son cellier,
Charger sa crédence,
Enfler son grenier.

La femme, au logis, -- bonne ménagère,
Fait, pleine d'amour,
Son œuvre à son tour.
Aide, épouse et mère,
Œil de la maison,
Par qui tout prospère,
Elle établit l'ordre ; — à fille et garçon
Montre le devoir — et fait la leçon.

De trésors s'emplissent
Armoire et buffet ;
Quenouille et rouet
Rontlent et gémissent ;
Sa main, dans vos flancs, — bahuts de noyer,
Loge tous les biens, — honneur du foyer,
Et polit toujours — et remet en place,
Et n'est jamais lasse !

Et, par un beau soir, tout joyeux,
Le père, au sommet de sa manse,
Monte, et, d'un coup d'œil glorieux,
Contemple son domaine immense !
Ses vergers rompent sous le fruit ;
L'or des moissons ondoie et luit ;
Ses greniers sont pleins jusqu'au faite.

Rühmt sich mit stolzem Mund:
Fest, wie der Erde Grund,
Gegen des Unglücks Macht
Steht mir des Hauses Pracht!

Doch mit des Geschicks Mächten
Ist kein ew'ger Bund zu flechten,
Und das Unglück schreitet schnell.

IX

„ Wohl! nun kann der Guß beginnen,
„ Schön gezack't ist der Bruch.
„ Doch bevor wir's lassen rinnen
„ Betet einen frommen Spruch!
„ Stoßt den Zapfen aus!
„ Gott bewahr' das Haus!
„ Rauchend in des Henkels Bogen
„ Schießt's mit feuerbraunen Wogen. “

X

Wohlthätig ist des Feuers Macht,
Wenn sie der Mensch bezähmt, bewacht,
Und was er bildet, was er schafft,
Das dankt er dieser Himmelskraft;
Doch furchtbar wird die Himmelskraft,
Wenn sie der Fessel sich entrafft,
Einhertritt auf der eignen Spur,
Die freie Tochter der Natur.

Il se vante en son cœur :
« J'ai gravi la hauteur
Où jamais la tempête
N'atteindra mon bonheur! »

Mais si le sort nous seconde
Il n'en est pas moins jaloux...
Heureux, heureux, garde à vous!

IX

« La cassure est franche et blonde.
« Voici l'instant, compagnons!
« Chut, en nous-mêmes prions,
« Avant de toucher la bonde...
 « Frappez le tampon!
 « Gare à la maison!
« Jet de feu, la fonte au moule
« Plonge, et, fumante, s'écoule. »

X

O FEU, don du ciel, bienfaiteur,
De l'homme hautain serviteur,
Tu prends part à chaque merveille
Dont il se prétend créateur ;
Mais à nous, tes maîtres, malheur!
Si la révolte en toi s'éveille
Et si tu reprends, indompté,
Ta primitive liberté.

Wehe, wenn sie losgelassen,
Wachsend dohne Bierstand,
Durch die vollbelebten Gassen
Wälzt den ungeheuren Brand!
Denn die Elemente hassen
Das Gebild der Menschenhand.

Aus der Wolke — Quillt der Segen,
Strömt der Regen;

Aus der Wolke, ohne Wahl,
Zuckt der Strahl.

Hört ihr's wimmern hoch vom Thurm?

Das ist Sturm!

Roth, wie Blut,

Ist der Himmel;

Das ist nicht des Tages Glut!

Welch Getümmel

Straßen auf!

Dampf wallt auf!

Flackernd steigt die Feuersäule,

Durch der Straße lange Zeile

Wächst es fort mit Windeseile;

Kochend, wie aus Ofens Rachen,

Glühn die Lüfte, Balken krachen,

Pfosten stürzen, Fenster klirren,

Kinder jammern, Mütter irren,

Thiere wimmern

Unter Trümmern;

Car, dans ta haine hardie,
 Bondissant de toits en toits,
 Tu rugis, flamme agrandie,
 Sur tout un peuple aux abois,
 Te vengeant par l'incendie
 Et de l'homme et de ses lois!

C'est du ciel — que nous vient l'onde,
 Qui féconde ;
 Et du ciel, déchirant l'air,
 Fond l'éclair!...
 Nuit d'effroi!... Le tocsin gronde
 Au beffroi.

Le ciel rougit, — sombre aurore,
 Qui n'annonce point le jour!...
 Au feu! tous! — voyez! il dore
 La grand'tour!

Vainqueur sinistre, il flamboie,
 Et sur le quartier, sa proie,
 Son étendard se déploie!

L'air, comme aux bouches d'un four,
 Brûle; les vitres grésillent;
 Poutres, toits, craquent, pétillent;
 Mère, enfant, bétail, surpris,
 Courent; il sort des débris
 De longs cris!

Alles rennet, rettet, flüchtet,
Taghell ist die Nacht gelichtet;
Durch der Hände lange Kette
Um die Wette
Fliegt der Eimer; hoch im Bogen
Spritzen Quellen Wassermogen.
Heulend kommt der Sturm geflogen,
Der die Flamme brausend sucht;
Prasselnd in die dürre Frucht
Fällt sie, in des Speichers Räume,
In der Sparren dürre Bäume,
Und als wollte sie im Wehen
Mit sich fort der Erde Wucht
Reißen in gewalt'ger Flucht,
Wächst sie in des Himmels Höhen
Riesengroß!

Hoffnungslos

Weicht der Mensch der Götterstärke,
Müßig sieht er seine Werke
Und bewundernd untergehen.

Leergebrannt — Ist die Stätte,
Wilder Stürme rauhes Bette.
In den öden Fensterhöhlen
Wohnt das Grauen,
Und des Himmels Wolken schauen
Hoch hinein.

La nuit brille. Sans parole,
Chacun sert, court, prend son rôle.
Lourds mais prompts, de mains en mains,
A la ronde,
Les seaux volent. A jets pleins,
Les pompes font jaillir l'onde.
Mais le vent, dans le brasier,
Secoue, en hurlant, ses ailes ;
Sur le chaume et le grenier
Son souffle a fait ondoyer
Une gerbe d'étincelles ;
Et l'incendie, en son jeu,
Comme un géant titanique
Escaladant le ciel bleu,
Monte, ardent et volcanique,
Tour de feu !

Devant Dieu,
Sans espoir, l'homme s'incline ;
Spectateur de sa ruine,
Il admire avec horreur.

Morne et vide — est cette arène
Où du feu sévit la haine.

La terreur
De ces murs noirs fait son temple ;
Et la nue, en sa hauteur,
Les contemple.

Einen Blick
Nach dem Grabe
Seiner Habe

Sendet noch der Mensch zurück —
Greift fröhlich dann zum Wanderstabe.
Was Feuerwuth ihm auch geraubt,
Ein süßer Trost ist ihm geblieben,
Er zählt die Häupter seiner Lieben,
Und sieh! ihm fehlt kein theures Haupt.

XI

„ In die Erd' ist's aufgenommen,
„ Glücklich ist die Form gefüllt;
„ Wird's auch schön zu Tage kommen,
„ Daß es Fleiß und Kunst vergilt?
„ Wenn der Guß mißlang?
„ Wenn die Form zersprang?
„ Ach, vielleicht, indem wir hoffen,
„ Hat uns Unheil schon getroffen. “

XII

Dem dunkeln Schooß der heil'gen Erde
Vertrauen wir der Hände That,
Vertraut der Sämann seine Saat
Und hofft, daß sie entkeimen werde
Zum Segen nach des Himmels Rath.
Noch köstlicheren Samen bergen

L'homme en deuil
Vers la place,
Tête basse,
Tourne son dernier coup d'œil.

En route! reprends la besace
Et le bâton du voyageur!
Mais prends courage, pauvre père,
Car voici, nulle tête chère
A l'appel ne manque, ô bonheur!

XI

« Écoutez! le terrain gronde;
« Prisonnier, le bronze bout.
« Mais l'œuvre n'est pas au bout :
« Que va-t-il surgir au monde?
 « Veine, paille, éclats,
 « Perdraient tout, hélas!
« Dur souci, déjà peut-être
« Ta cloche est gâtée, ô maître! »

XII

Dans le sillon noir, ô Nature,
Le semeur dépose avec foi
Le grain, humble gage, et de toi
Il attend la moisson future,
Fondé sur ta divine loi.
Il est de plus chères semences

Wir traurend in der Erde Schooß
Und hoffen, daß er aus den Särgen
Erlühen soll zu schönern Loos.

Von dem Dome, — Schwer und bang,
Lönt die Glocke
Grabgesang,
Ernst begleiten ihre Trauerschläge
Einen Wandrer auf dem letzten Wege.

Ach! die Gattin ist's, die theure,
Ach! es ist die treue Mutter,
Die der schwarze Fürst der Schatten
Wegführt aus dem Arm des Gatten,
Aus der zarten Kinder Schaar,
Die sie blühend ihm gebar,
Die sie an der treuen Brust
Wachsen sah mit Mutterlust —
Ach! des Hauses zarte Bande
Sind gelöst auf immerdar;
Denn sie wohnt im Schattenlande,
Die des Hauses Mutter war;
Denn es fehlt ihr treues Walten,
Ihre Sorge wacht nicht mehr;
An verwaister Stätte schalten
Wird die Fremde, liebeleer.

Qu'en ton sein, nous cachons, pieux :
Terre, selon nos espérances,
Tu les fais germer pour les cieux.

Le glas sourd — et funéraire
Tinte et pleure ; — et, voix austère
Du cercueil,
Dit qu'un mort, du cimetière,
A cette heure, atteint le seuil.

Ah ! c'est la femme adorée,
C'est la mère vénérée
Que le Trépas, dieu jaloux,
Arrache aux bras d'un époux.
Pleure, famille orpheline,
Toi, qui vivant de son cœur,
Sur sa fidèle poitrine
Fleurissais dans le bonheur.
L'âme de ton harmonie
Disparaît... tout est détruit ;
Du foyer le bon génie
S'est envolé dans la nuit ;
Or, rien ne va plus, ô mère,
Sitôt qu'à ta place un jour
Vient gouverner l'étrangère,
L'étrangère sans amour.

XIII

- „ Bis die Glocke sich verfühlet,
„ Laßt die strenge Arbeit ruhn.
„ Wie im Laub der Vogel spielt,
„ Mag sich jeder gütlich thun.
 „ Winkt der Sterne Licht,
 „ Ledig aller Pflicht,
„ Hört der Bursch die Besper schlagen;
„ Meister muß sich immer plagen. “

XIV

Munter fördert seine Schritte
Fern im wilden Forst der Wandrer
Nach der lieben Heimath Hütte.

Blökend ziehen heim die Schafe,
 Und der Kinder
Breitgestirnte, glatte Schaaren
 Kommen brüllend,
Die gewohnten Ställe füllend.
 Schwer herein
Schwankt der Wagen, — Kornbeladen,
 Bunt von Farben,
 Auf den Garben
 Liegt der Kranz,
Und das junge Volk der Schnitter
 Fliegt zum Tanz.

XIII

« Laissons refroidir la cloche
« Et respirons, travailleurs!
« Aujourd'hui, de vos labeurs,
« Heureux gars, le terme est proche.
 « L'ouvrier, le soir,
 « Au frais, peut s'asseoir;
« L'esprit libre, il jase ou rêve;
« Son patron n'a point de trêve. »

XIV

Où va, si tard, par le val,
Ce passant au pied rapide?...
Il revient au toit natal.

Les brebis, troupe timide,
 En bêlant,
Les grands bœufs de la prairie,
 A pas lent,
Ont rejoint la métairie.
 Dans les cours,
Ployant sous les blondes gerbes,
Ceints de fleurs, — rentrent, superbes,
 Les chars lourds.
 Garçons, filles,
Forment, jetant leurs faucilles,
 Des quadrilles.

Markt und Straße werden stiller,
 Um des Lichts gesell'ge Flamme
 Sammeln sich die Hausbewohner,
 Und das Stadthor schließt sich kuarrend.

Schwarz bedeckt
 Sich die Erde;
 Doch den sichern Bürger schrecket
 Nicht die Nacht,
 Die den Bösen gräßlich wecket;
 Denn das Auge des Gesetzes wacht.

Heil'ge Ordnung, segenreiche
 Himmelstochter, die das Gleiche
 Frei und leicht und freudig bindet,
 Die der Städte Bau gegründet,
 Die herein von den Gefilden
 Rief den ungesell'gen Wilden,
 Eintrat in der Menschen Hütten,
 Sie gewöhnt zu sanften Sitten,
 Und das theuerste der Bande
 Wob, den Trieb zum Vaterlande!

Tausend fleiß'ge Hände regen,
 Helfen sich in munterm Bund,
 Und in feurigem Bewegen
 Werden alle Kräfte kund.
 Meister rührt sich und Geselle
 In der Freiheit heil'gem Schuß;
 Jeder freut sich seiner Stelle,
 Bietet dem Verächter Truß.

Et déjà le soir brunit ;
Des bourgeois , dans leurs retraites ,
Luisent les lampes discrètes...
Tombez , herses ! ... Bonne nuit !

 Tout est sombre
 Dans ces murs ;
Mais les habitants , dans l'ombre ,
 Dorment , sûrs :
Si le crime rôde et veille ,
L'œil des lois point ne sommeille.

Sainte Loi , fille du ciel ,
A ta voix , un peuple , ô reine ,
Surgit de la masse humaine ;
Et , sous ton sceptre immortel ,
Libre et joyeux , le barbare ,
Fécondant un sol avare ,
Devient fils d'une cité ;
Puis , dans son âme attendrie ,
S'éveille un jour la PATRIE ,
Berceau de l'HUMANITÉ.

Mille mains laborieuses
Font , du bruit de cent métiers ,
Résonner , industrieuses ,
La ville en tous ses quartiers .
Apprenti , compagnon , maître ,
Par le droit gardés , unis ,
Savent prendre et reconnaître ,
Leur vrai rang dans le pays .

Arbeit ist des Bürgers Zierde,
Segen ist der Mühe Preis;
Ehrt den König seine Würde,
Ehret uns der Hände Fleiß.

Holder Friede, süße Eintracht,
Weilet, weilet
Freundlich über dieser Stadt!
Möge nie der Tag erscheinen,
Wo des rauhen Krieges Horden
Dieses stille Thal durchtoben;
Wo der Himmel,
Den des Abends sanfte Röthe
Lieblich malt,
Von der Dörfer, von der Städte
Wildem Brande schrecklich strahlt!

XV

„ Nun zerbrecht mir das Gebäude,
„ Seine Absicht hat's erfüllt,
„ Daß sich Herz und Auge weide
„ An dem wohlgelungnen Bild.
„ Schwingt den Hammer, schwingt,
„ Bis der Mantel springt!
„ Wenn die Glock' soll auferstehen,
„ Muß die Form in Stücken gehen. “

Le travail fait ta noblesse,
Grand peuple des travailleurs ;
Comme un roi de sa richesse,
Soyons fiers de nos sueurs !

Et toi, PAIX, douce harmonie,
Sois bénie !

Et, protégeant nos hameaux,
Éloigne de nos rivages
La tempête et ses ravages,
Surtout la guerre et ses maux !

Qu'à l'aurore

Le ciel de rayons sereins

Se colore,

Non du feu des bourgs lointains,
Brûlant au bruit des tocsins.

XV

« Maintenant brisez la forme,
« Elle a rempli son devoir.
« Qu'enfin notre œil puisse voir,
« Resplendir la cloche énorme !
 « A coups de marteau
 « Rompez le manteau !
« Corps d'argile, en poudre tombe !
« Cloche, sors, sors de la tombe ! »

XVI

Der Meister kann die Form zerbrechen
 Mit weiser Hand, zur rechten Zeit:
 Doch wehe, wenn in Flammenbächen
 Das glühnde Erz sich selbst befreit!
 Blindwüthend, mit des Donners Krachen,
 Zersprengt es das geborstne Haus,
 Und wie aus offnem Höllenrachen
 Speit es Verderben zündend aus.
 Wo rohe Kräfte sinnlos walten,
 Da kann sich kein Gebild gestalten;
 Wenn sich die Völker selbst befrein,
 Da kann die Wohlfahrt nicht gedeihn.

Weh, wenn sich in dem Schooß der Städte
 Der Feuerzunder still gehäuft,
 Das Volk, zerreißend seine Kette,
 Zur Eigenhülfe schrecklich greift!
 Da zerret an der Glocke Strängen
 Der Aufruhr, daß sie heulend schallt
 Und, nur geweiht zu Friedensklängen,
 Die Losung anstimmt zur Gewalt.

Freiheit und Gleichheit! hört man schallen;
 Der ruh'ge Bürger greift zur Wehr,
 Die Straßen füllen sich, die Hallen,
 Und Würgerbanden ziehn umher.
 Da werden Weiber zu Hyänen

XVI

Avec sagesse, en temps et lieu,
C'est au maître à briser le moule.
Mais tremblez! s'il s'échappe et roule
Libre et sans frein, le flot de feu!
Chose aveugle, élément farouche,
Du cachot, écarlate, il sort,
Et, comme un démon, de sa bouche
Vomit le désastre et la mort.
Toujours la force est impuissante,
Quand la pensée en est absente.
De sang tu peux tout inonder,
Peuple : autre chose est de fonder!

Malheur! quand, agitant les villes
Et soulevant les passions,
Le fouet des discordes civiles
Fait bondir les séditions!
Malheur! quand la main populaire,
T'entraînant dans d'affreux débats,
Transforme ta voix de prière,
O cloche, en signal des combats!

— « Liberté! Nous sommes tous frères!
« Egalité! Mort aux tyrans! » —
Chaque homme s'arme; et, sanguinaires,
Hurlent cent malfaiteurs errants.
Mégères atroces, des femmes,

Und treiben mit Entsetzen Scherz;
Noch zuckend, mit des Panthers Zähnen,
Zerreißn sie des Feindes Herz.
Nichts Heiliges ist mehr, es lösen
Sich alle Bande frommer Scheu;
Der Gute räumt den Platz dem Bösen,
Und alle Laster walten frei.

Gefährlich ist's, den Leu zu wecken,
Verderblich ist des Tigers Zahn;
Jedoch der schrecklichste der Schrecken,
Das ist der Mensch in seinem Wahn.
Weh denen, die dem Ewigblinden
Des Lichtes Himmelsfacel leihn!
Sie strahlt ihm nicht, sie kann nur zünden
Und äschert Städt' und Länder ein.

XVII

- „ Freude hat mir Gott gegeben!
- „ Sehet! wie ein goldner Stern,
- „ Aus der Hülse, blank und eben,
- „ Schält sich der metallene Kern.
 - „ Von dem Helm zum Kranz
 - „ Spielt's wie Sonnenglanz,
- „ Auch des Wappens nette Schilder
- „ Loben den erfahrenen Bilder. “

Hyènes aux rires insultants,
Déchirent, de leurs dents infâmes,
Le cœur d'ennemis palpitants.
Ces monstres, sacrilège fête !
Des lois, des mœurs, se font un jeu ;
La vertu se voile la tête ;
Le mal est roi, le crime est dieu.

O lion, ta haine est terrible ;
Ta rage, ô tigre, fait horreur ;
Mais des horreurs la plus horrible,
C'est encor l'homme en sa fureur !
Malheur ! quand cet aveugle allume
Sa torche pour guider ses pas !
Sans l'éclairer, elle consume
Chaumes, palais, cités, états !

XVII

« Victoire, amis ! Rayonnante
« Comme un divin oiseau d'or,
« De son œuf, la cloche sort,
« Belle, fauve, étincelante.
 « Son contour vermeil
 « Luit comme un soleil ;
« Armes, légende et nervures,
« Voyez ! tout vient sans bavures !

XVIII

Herein! herein!

Gefellen alle, schließt den Reihen,
Daß wir die Glocke tausend weihen!
Concordia soll ihr Name seyn.
Zur Eintracht, zu herzlichem Vereine
Versammle sie die liebende Gemeine.

Und dies sey fortan ihr Beruf,
Wozu der Meister sie erschuf:

Hoch überm niedern Erdenleben
Soll sie im blauen Himmelszelt,
Die Nachbarin des Donners, schweben
Und gränzen an die Sternenwelt,

Soll eine Stimme seyn von oben,
Wie der Gestirne helle Schaar,
Die ihren Schöpfer wandelnd loben,
Und führen das bekränzte Jahr.

Nur ewigen und ernstestn Dingen
Sey ihr metallner Mund geweiht,
Und stündlich mit den schnellen Schwingen
Berühr' im Fluge sie die Zeit.

Dem Schicksal leihe sie die Zunge;
Selbst herzlos, ohne Mitgefühl,
Begleite sie mit ihrem Schwunge
Des Lebens wechselvolles Spiel.

XVIII

Approchez tous !

Notre fille attend son baptême.
CONCORDIA, nom saint et doux,
Orne-la comme un diadème,
Et que sa voix, au rendez-vous,
N'appelle qu'un peuple qui s'aime !

Honneur du vieux maître, je veux,
O Cloche, t'adresser mes vœux.

Au sein de l'éther balancée,
Tu dois, habitante des cieux,
En haut élever la pensée
Des mortels au cœur oublieux.

Comme les astres, dont la ronde
Ramène et l'année et le jour,
En tout temps, au Maître du monde,
Fais monter des accents d'amour.

Aux seules choses éternelles
Consacre ta bouche d'airain ;
Que l'heure, en t'effleurant des ailes,
Nous dise : Pensez à demain !

Des cités gardienne mystique,
Sans douleur toi-même, tu peux
Suivre, d'un écho sympathique,
La vie en son cercle orageux ;

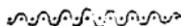
Und wie der Klang im Ohr vergehet,
Der mächtig tönend ihr enthallt,
So lehre sie, daß nichts bestehet,
Daß alles Irdische verhallt.

XIX

„ Jeho mit der Kraft des Stranges
„ Wiegt die Glock' mir aus der Gruft,
„ Daß sie in das Reich des Klanges
„ Steige, in die Himmelsluft!
„ Ziehet, ziehet, hebt!
„ Sie bewegt sich, schwebt.
„ Freude dieser Stadt bedeuete,
„ Friede sey ihr erst Geläute. “

Neua, 1799.

F. Schiller.



Mais, ainsi que meurt, éphémère,
Ton chant qu'emporte le zéphir,
Apprends-nous que tout sur la terre,
Sans retour, doit s'évanouir.

XIX

- « Sus, enfants, à la manœuvre!
- « Il faut pendre dans les airs,
- « Au bleu pays des éclairs,
- « Le Bourdon, notre chef-d'œuvre!..
 - « Ferme! encore un tour!...
 - « Il est dans la tour.
- « Sonnez, premières volées!
- « Gloire à Dieu! Paix aux vallées! »

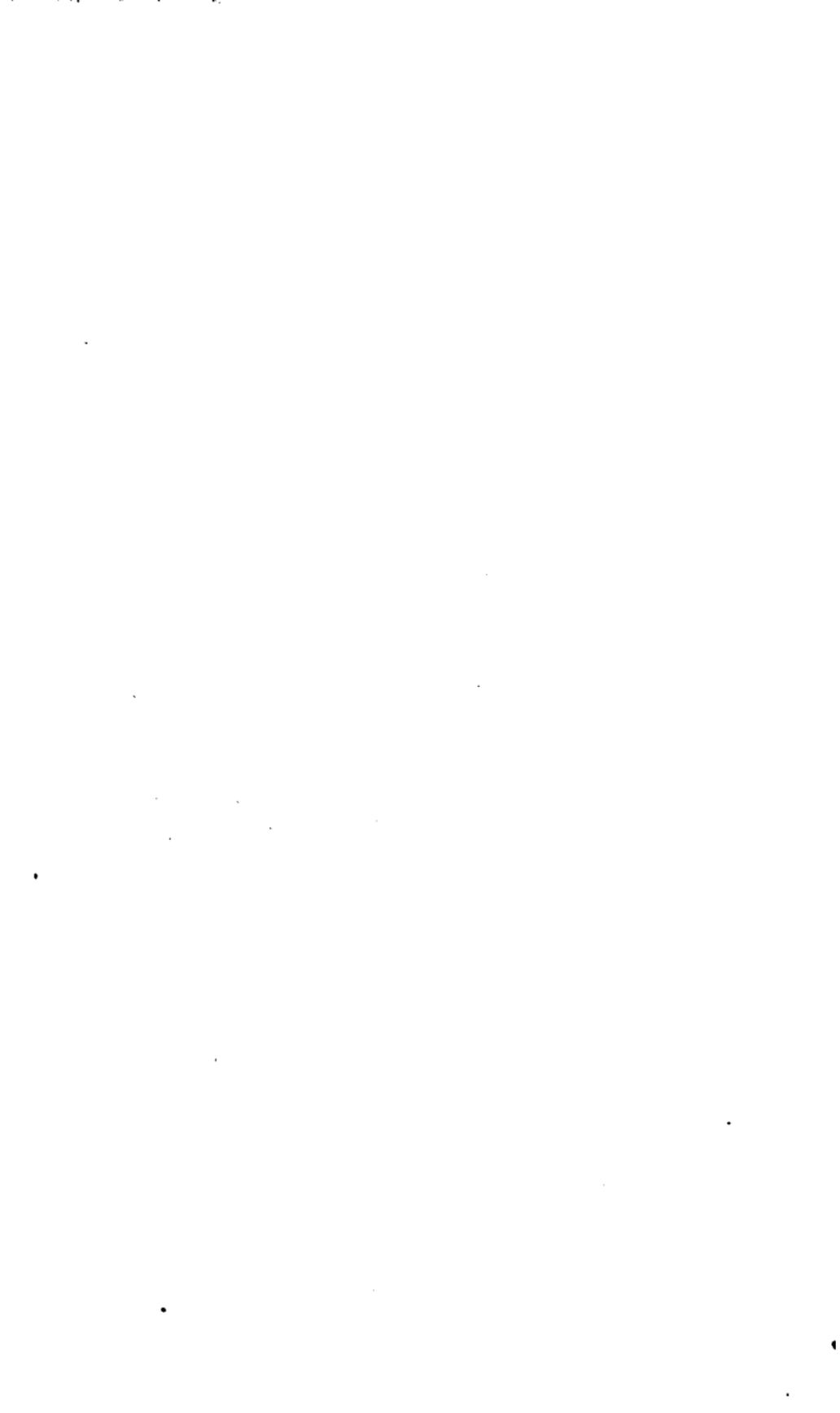
GENÈVE, le 10 Novembre 1859.

H.-Fréd. AMIEL.











89006841928



b89006841928a

OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR :

GRAINS DE MIL, poésies et pensées. 1 volume.

IL PENSEROSO, poésies-maximes. 1 volume.

